

bientôt envahie. Personne n'était alors capable de donner un conseil. M. Thiers ne savait que s'écrier : « Le flot monte, monte. » Il se retira : il était si ému qu'il demandait par quelle porte il pourrait sortir, tandis qu'il en avait une ouverte devant lui (19).

Enfin M. de Lamartine monta à la tribune. En entendant ses premières paroles on crut qu'il allait se prononcer en faveur de la régence de la duchesse d'Orléans : il conclut en demandant l'établissement d'un gouvernement provisoire. A la foule qui avait envahi le Palais-Bourbon et qui était censée représenter le peuple et la France, on soumit la liste de ce gouvernement : elle applaudit, et les membres acclamés se rendirent à l'Hôtel de Ville. La dynastie, la royauté était renversée ; la duchesse d'Orléans, abandonnée, se retira.

Tel est le résumé de cette lamentable révolution de février ; M. Thureau-Dangin nous la retrace avec le plus vif intérêt. Les causes de cette révolution sont multiples, et il est difficile de dire quelles ont été les plus déterminantes. Les deux principaux personnages politiques de ce temps, M. Thiers et M. Guizot, n'avaient rien de ce qu'il fallait pour diriger le gouvernement en de pareilles conjonctures : M. Thiers avait plus d'esprit que de sagesse, et M. Guizot, malgré sa haute intelligence, croyait trop qu'on peut gouverner les hommes par la seule raison. Le roi avait pour lui la légalité puisqu'il était soutenu par les deux Chambres ; mais, doutant de son droit de souverain, il n'osa pas se défendre. Le duc de Nemours paraît avoir seul compris qu'il fallait sortir de Paris pour pouvoir résister à l'émeute et donner à la France le temps de repousser une révolution